

si haute faculté peut trouver une manifestation digne d'elle, et sans elle tout mouvement offrirait de tels périls qu'il serait impossible.

On en conviendra, c'est une condition nécessaire pour assurer la réalisation d'une si périlleuse mission et l'achèvement d'une si audacieuse entreprise, qu'un peuple sache au moins assurer sa propre conservation. Cet esprit d'ordre n'est au fond qu'une admirable intuition de la logique ; il en résulte les principaux traits du caractère politique et social de la nation.

C'est à cette aisance facile avec laquelle les mœurs se modifient pour se mettre en harmonie avec les lois, qu'elle doit ce caractère éminent de cosmopolitisme et de sociabilité qui la distingue. C'est à cette logique naturelle qu'elle doit encore cette rigueur avec laquelle elle saisit les rapports vrais des choses, faculté éminemment organisatrice qu'elle a nommée le bon sens, et cette promptitude facile de l'intelligence, qui n'a besoin ni de la réflexion ni du temps, qu'elle a nommée l'esprit. Mais, en raison de ces qualités mêmes, elle épuise bien vite tout ce qu'un système politique entraîne de conséquences bonnes ou vicieuses. Toute expérience pour elle est rapide, et ce qui demande des années d'efforts et d'études à d'autres nations, par elle est compris, appliqué, développé, critiqué, jugé, détruit en quelques jours.

Aussi tout ce qui renferme une contradiction, tout ce qui est conciliation fautive entre des principes opposés, n'a chez elle que de faibles chances de durée. Nul système entaché d'éclectisme ne saurait lui convenir, et dans l'essai récent du régime de juillet, elle en a donné une preuve éclatante.

L'autorité gouvernementale découlant de la richesse par suite du cens électoral, le pays conclut avec une merveilleuse logique que la richesse était la vertu sociale par excellence, il accepta ce système étrange, et désormais, il n'eut plus d'autre but que de l'acquiescer. Mettre la pratique d'accord avec la théorie, se corrompre ainsi du sommet à la base, pour tout autre peuple c'eût été l'affaire d'un siècle, à lui, quelques années suffirent. Aussi ne faut-il jamais espérer voir en France les mœurs corriger les lois : loin de se neutraliser, elles agissent toujours dans le même sens. Equilibrer des mensonges, c'est là ce que cette noble nation ne peut comprendre, et jamais elle ne pourra se résoudre à croire dans la vie politique à certains principes, tandis que les relations individuelles seront ordonnées par des principes opposés. Une telle distinction est, à ses yeux, la négation même de l'ordre et de l'harmonie. Aussi, est-ce ce sentiment de l'unité morale, ce noble amour de la justice qui fait du peuple français le peuple révolutionnaire et révélateur entre les nations ; il est le pionnier de l'avenir, amant de la vérité vierge et chercheur d'absolu.

Tout gouvernement doit tenir compte de cet esprit spécial à la France, et qui lui donne sa force et sa beauté, comme il produit en elle le mouvement et l'incessante activité.

## VII.

L'ordre et la révolution s'identifient dans la pensée du pays. Ce sont deux faces d'une même réalité. Tour à tour but et moyen, ils se reproduisent incessamment.

ment l'un l'autre et ne sont pour lui que le double aspect d'une seule chose. Ce sont deux entités liées, bien qu'en apparence opposées, deux aspects contraires d'un même être, comme, la forme et l'idée, la phrase et la pensée, l'âme et le corps, le moule et la statue, la matière et l'esprit.

Aussi la révolution n'est-elle que la recherche d'un ordre plus parfait, l'ordre n'a-t-il pour but que de réaliser les formes et les institutions que l'idée révolutionnaire a pensées.

Telle est l'opinion publique calme et persistante, évidente pour tout esprit que l'intérêt ou la passion n'a point aveuglé.

Tel est le génie de la France, telle est sa volonté ; bien plus, en ce siècle rapide où l'espace a des ailes, où la durée n'est plus, où la veille est si loin, où demain est si près, telle est la nécessité.

Aussi entre ces deux grands partis qui ont adopté pour mots de ralliement ces deux expressions de l'*ordre* et de la *révolution*, la nation ne saurait faire un choix exclusif. La faute la plus grande que puisse faire les révolutionnaires ou les conservateurs serait de nier l'ordre ou la révolution. En pareil cas, la France est trop intelligente pour les comprendre.

Ou pour mieux dire, l'ordre est toujours dans les besoins du pays, et la révolution est toujours dans son esprit ; et ceux-là sont insensés qui, pour la satisfaction de leur égoïsme ou de leurs élans, espèrent obtenir de lui ce divorce entre ses intérêts et ses sentiments.

## VIII.

Cette faute de confondre la révolution avec le désordre, la prudence dans le progrès, qui n'est que le besoin de l'organiser, avec le regret du passé, et de froisser ainsi toutes les affections du pays, la réaction en ce temps ne l'a point évitée.

L'on peut affirmer que rien ne l'a plus affaiblie, plus séparée de la nation que la haine qu'elle a montrée, non plus seulement contre les révolutionnaires, ce qui eût été peu de chose, mais contre la révolution elle-même. Et, si l'audace de la réaction, allant au-delà de la menace, en venait au point de mettre sérieusement en danger les progrès accomplis dans ces derniers temps, on peut assurer que le moment serait proche d'une explosion inévitable et terrible.

Jusqu'à cette époque la résistance avait rarement commis une telle maladresse ; toujours les hommes du pouvoir avaient, du moins en apparence, respecté l'œuvre du pays ; même sous la restauration, bien qu'elle rappelât de cruels souvenirs, nul d'entre eux ne parut songer à mettre en doute les bienfaits et la légitimité des changements qui s'étaient opérés. Si l'on attaquait avec violence les formes et les hommes de la révolution, on en respectait les résultats acquis et l'idée fondamentale de raison et de liberté.

Depuis deux ans il n'en fut point ainsi.

Cela est d'autant plus étrange, et le prétendu parti de l'ordre est d'autant moins excusable d'avoir montré de telles tendances que sa composition même eût dû l'éclairer. Comment ! ce peuple résolu, disaient-ils, à

s'arrêter dans la voie de la révolution, ce peuple qui, enfin éclairé sur ses dangers, voulait rester immobile ou prendre une direction nouvelle, ce peuple allait, pour le conduire, choisir à la fois trois guides et trois volontés ennemies.

Mais cela est insensé !

Ah ! la France n'est point inconséquente et légère à ce point. Une telle assertion est une injure gratuite, ignorante de l'intelligence et du bon sens de la nation.

Si le pays eût voulu chercher dans une forme surannée, désormais impossible, un lieu de repos, un refuge contre le progrès et la destinée, ce n'est pas ainsi qu'il eût agi : il n'eût d'abord point donné par 6,000,000 de suffrages une force réelle au représentant de l'empire pour opposer ensuite à ses prétentions une majorité rivale, et pour annuler la volonté rétrograde d'une telle majorité, il ne l'eût point divisée en deux parties égales en nombre, opposées d'intérêts.

Non, son désir eût été plus simple, plus net, plus facile à saisir ; entre ces divers partis il eût fait un choix, et dans ce choix il eût persisté, donnant ainsi les moyens d'obéir en même temps qu'il eût commandé.

Du reste je suis las, et je l'avoue, de combattre ainsi durant de longues pages contre des mensonges, car ce ne furent point là des erreurs. Non, non, tous ceux qui se sont écrié que la révolution était condamnée par le suffrage universel du peuple, savaient mieux que personne qu'il n'en était rien. Mais à force de le dire, à force de le répéter sur tous les tons, en tous lieux, ils espéraient conquérir les faibles, effrayer les forts. Ils espéraient tromper et profiter de la nuit dans laquelle ils auraient

plongé les esprits. Le courant de l'opinion était clair et limpide, il ne l'était que trop, ils ont voulu le troubler pour pêcher à leur aise.

Ce sont là de misérables allures.

Ils allaient en être punis par l'impuissance. Ils se liguèrent. Ils furent dans les pouvoirs une majorité. Mais, chose étrange, chargés par l'union du président de la république et de la droite d'imprimer une direction aux affaires, ils furent dès le premier jour vaincus par leur propre mensonge ; ils ne purent rien affirmer. Ils niaient la révolution, mais ils ne pouvaient la remplacer. Ils se nommèrent bien le parti de l'ordre. Mais quel ordre ? L'ordre impérial, l'ordre bourbonnien, celui des cadets, celui des aînés, ils n'en savaient rien : ils n'avaient pas le droit de le savoir. Ils s'étaient enfermés dans une négation incessante, ils s'étaient enfermés dans l'impossible : leur ordre c'était le vide, le pays ne voulait plus rien !

#### IX.

Qu'on s'en rende bien compte ! s'appeler l'ordre ou la révolution, c'est une honteuse tactique sous laquelle s'abrite un mensonge. C'est tout simplement employer un stratagème, une fourberie, pour voler des influences et pour voler des voix.

Mettez l'ordre aux voix, il aura l'unanimité.

Mettez y la révolution, elle aura la même unanimité.

Qu'est-ce que cela signifie donc alors ?

Que le pays ne sait point les séparer, et que c'est surtout alors qu'il croit la révolution assurée qu'il est prêt à faire de l'ordre, que c'est alors que l'ordre est établi qu'il songe à faire de la révolution.

Aussi profiter de ce sentiment d'ordre presque unanime pour tenter une contre-révolution, c'est aux yeux du pays une véritable trahison; lui dire que le vœu qu'il exprime est incompatible avec l'idée révolutionnaire, c'est le rejeter brusquement vers elle. Il sait que désormais ordre et progrès sont synonymes et que l'heure du repos n'a point sonné. Ce qu'il demande, ce n'est point que le mouvement s'arrête, bien moins encore qu'il recule, mais au contraire qu'il s'opère avec prudence et régularité.

Je sais quel est le but final d'une telle tactique. A force de parler d'ordre en calomniant la révolution, à force de déclarer que l'on défend l'un en attaquant l'autre, on espère faire considérer les défenseurs du progrès comme des ennemis systématiques de l'ordre et de la paix entre les citoyens. On veut ainsi forcer les hommes à faire un choix entre des biens qui leur sont également chers, on s'efforce d'abriter des intérêts mesquins, des questions de détail, sous ces grandes formules respectées de tous, et de vendre sous une étiquette sacrée des marchandises frelatées. Ce sont là de véritables faux politiques. Mettez donc aux voix l'air et le soleil, et vantez-vous de votre majorité!

Sachez-le bien, l'ordre et la révolution, ce sont là de trop grands mots pour qu'ils servent à ces querelles, ils ne sont pas à des partis, ils sont à la France, ils sont au monde, ils sont au siècle et planent au-dessus de vos passions et de vos luttes d'un jour.

Ces tactiques appartiennent du reste aux minorités vaincues: quand elles n'osent plus montrer leur drapeau, quand elles se sentent enveloppées de solitude et de si-

lence, elles se rallient et s'abritent sous quelque signe banal à force d'être universel, et tentent au moins de nuire et d'empêcher alors qu'elles ne peuvent plus combattre isolées et vaincre.

De la part de quelque parti que ce soit, prendre ainsi le nom d'un siècle ou d'une nation, le nom d'une vérité nécessaire, c'est toujours une espèce de vol fait au temps et à l'humanité; mais, de la part de la réaction, j'ajouterai que ce fut une faute.

Mise au pied du mur, forcée de choisir entre l'ordre et la révolution, certes la France se révoltera de cet absurde défi; son indignation et sa colère seront peut-être terribles. Malheur alors à ceux qui n'auront pas craint de provoquer ce déchirement de son cœur et de sa pensée, mais elle n'hésitera jamais!

Pourrait-il en être autrement?

Quoi! ce peuple qui depuis soixante ans pour son œuvre a supporté tant de douleurs, livré tant de combats, vaincu tant d'ennemis, renoncerait à cette œuvre! lui qu'on a vu, seul contre tous, debout et révélateur au milieu des nations; lui qui s'est dit un génie de lumière; lui qui, plein d'orgueil, proclamait une espérance, une vérité nouvelle; lui qui, pour le bonheur de tous, pour le droit et pour la liberté, n'a rien regretté, n'a rien mesuré, ni le sang des hommes, ni les larmes des mères, ni la tristesse des orphelins!

Lui-même, seul encore et désormais vaincu, lui-même il renierait sa gloire à genoux et le front baissé; courbé sous la juste malédiction des hommes, il aimerait sa honte! De son espoir il ferait un mensonge, de ses tra-

vaux des crimes, de son orgueil une folie d'un jour, de ses souvenirs un remords éternel !

Ah ! c'est trop de vertu que tant d'humilité. La France est plus fière et n'est pas si chrétienne.

### CHAPITRE III.

#### L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

##### I.

Ces notions inséparables, l'ordre et la révolution, ayant été momentanément disjointes dans l'esprit des hommes, il dut résulter de ce fait anormal une véritable anarchie de l'opinion, et, privé d'une impulsion ou d'un appui nécessaire, tout gouvernement sérieux, c'est-à-dire tout système politique s'appuyant sur une base solide et se dirigeant vers un but déterminé dut devenir impossible.

Il fallut obéir aux fluctuations de l'opinion les plus irrégulières et les plus inattendues, et s'exposer encore à la froisser au moment même où l'on espérait lui complaire.

Sous la préoccupation exclusive de l'ordre, un parti politique, oublieux de la révolution, se trouve privé des moyens de réaliser son rêve.